

L'Île-Atlantide de Makine

Erzsébet HARMATH

Le thème « varia » de ce volume se révèle être un sujet très intéressant du point du vue littéraire car il nous incite à penser plutôt à la géographie qu'à la littérature, le mot « varia » symbolise pour nous une variation continue d'orientations spatiales. Dans la première partie de cet article, nous nous pencherons sur les définitions des termes *île* et *archipel* à l'aide des termes géographiques, puis philosophiques en nous appuyant sur les concepts *île déserte*, *devenir* et *monde en archipel* de Gilles Deleuze. Après la présentation de ce modèle purement théorique, nous en ferons une illustration, faisant sortir des flots l'île-Atlantide, la « France-Atlantide »¹ d'André Makine, écrivain français.

Géographie et littérature, ou l'île du devenir-écrivain

Le premier texte de Gilles Deleuze écrit sur les îles désertes date de 1950. Initialement il était destiné à un numéro spécial consacré aux îles désertes par le magazine Nouveau Femina. Ce texte, jamais publié jusqu'à l'édition posthume des écrits de Deleuze préparée par David Lapoujade en 2002, figurait sur la bibliographie esquissée par Deleuze en 1989 sous la rubrique *Différence et répétition*. Ce premier texte, *Causes et raisons des îles désertes*, un texte manuscrit, porte le nom de tout le volume *L'île déserte et autres textes* lors de sa publication. Dans les années '93 un autre livre fait son apparition, *Critique et clinique*² où Deleuze fait référence à ses « îles et entre-îles » et témoigne de l'importance « du monde en archipel », développement progressif du terme île, un monde toujours en progrès, toujours correctable et innovable.

Dans le domaine de la géographie, une île est définie comme « une étendue de terre entourée d'eau »³, que cette eau soit celle d'un cours d'eau, d'un lac ou d'une mer. L'archipel est formé d'« un groupe d'îles »⁴ proches les unes des autres, dont l'origine géologique est souvent commune. L'archipel signifie « une étendue de mer parsemée, entrecoupée d'îles »⁵. Dans la conception des géographes, comme l'affirme Gilles Deleuze, il y a deux⁶ grandes sortes d'îles : les « îles continentales »

¹ MAKINE, André, *Le testament français*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 29.

² DELEUZE, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 110.

³ *Le Petit Larousse grand format*, Paris, Larousse, 2001, p. 528.

⁴ *Ibid.*, p. 82.

⁵ Wiktionary, dictionnaire en ligne, consulté le 10.02. 2009, <http://fr.wiktionary.org/wiki/archipel>

⁶ Il y a une troisième sorte d'île : l'île fluviale. Elle se forme sur l'île continentale, dans les deltas d'un fleuve, et dans les larges cours d'eau, comme l'île de la Cité. L'eau dépose les sédiments apportés à des points où le courant perd une partie de son intensité. Certaines îles fluviales sont éphémères, d'autres peuvent disparaître lorsque le volume d'eau agrandit ou la vitesse du cours d'eau change. Puisque le lieu

et les « îles océaniques »⁷. Ces deux îles se différencient par leur naissance : les îles continentales sont situées sur le même plateau continental que le continent qui leur est proche. Séparées du continent, elles naissent d'une érosion, d'une fracture, « elles survivent à l'engloutissement de ce qui les retenait »⁸. Il s'agit donc en fait, d'une partie du même continent : c'est la hauteur du niveau de la mer qui définit l'île, comme dans le cas de l'île de la Grande-Bretagne.

Les autres types d'îles s'appellent îles océaniques, elles sont des îles « originaires, essentielles »⁹. Un atoll est une île océanique « formée de récifs coralliens »¹⁰ construits sur une île volcanique érodée et submergée et qui entoure une lagune d'eau peu profonde. Après avoir accumulé les coraux et les polypes sur plusieurs centaines de mètres de hauteur, le récif surgit à la surface de l'eau et forme une nouvelle île. C'est une île pleine de coraux, un « véritable organisme »¹¹. Nées au milieu de l'océan, telles les Maldives, ces îles ne font partie géologiquement d'aucun continent. Aussi peuvent-elles émerger lors de la subduction d'une plaque tectonique par une autre, telle Martinique des Petites Antilles, ou surgir lorsque la plaque bouge en apportant « à l'air libre un mouvement des bas-fonds »¹², comme dans le cas des îles Hawaïi.

On pourrait dire que rêver des îles, c'est vouloir se séparer du reste du monde, c'est vouloir être seul et perdu, mais cela pourrait aussi bien suggérer qu'on aspire à un nouveau début, au recommencement de la vie dans un circuit naturel. Deleuze croit que même si l'on a laissé derrière soi une île, c'est vers l'île que le chemin nous reconduit, parce que « séparation et recreation ne s'excluent pas sans doute »¹³. L'île, on devrait l'imaginer d'une manière philosophique la considérant comme l'imagination de l'homme. Alors que l'homme se trouve sur une île coupée du monde, il se sent séparé mais cela provient uniquement de sa perception, de son sentiment d'isolement. L'île n'est pas séparée du continent, dit Deleuze, « c'est l'homme qui se trouve séparé du monde en étant sur l'île »¹⁴.

Géographiquement l'île entourée d'eau, isolée du reste du monde peut être de deux façons : habitée ou non-peuplée, c'est-à-dire déserte. Mais dans le sens de la philosophie deleuzienne toute île « est et reste théoriquement déserte »¹⁵. Les gens s'installent sur l'île, mais ils ne font autre que l'habiter. Peuplée ou non, l'île est toujours déserte. Malgré sa notion négative de déserte, l'île peut avoir un sol fertile, peut disposer de fruits inimaginables, d'animaux sauvages et d'espèces de plantes inconnues. Elle peut être tel un paradis ou peut contenir un désert, mais comme

de ces îles fluviales est défini sur un continent ou une île continentale, elles ne seront pas traitées séparément dans notre étude.

⁷ DELEUZE, Gilles, *Île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002, p. 11.

⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁹ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰ *Le Petit Larousse grand format*, Paris, Larousse, 2001, p. 95.

¹¹ *Ibid.*, p. 95.

¹² DELEUZE, Gilles, *Île déserte et autres textes*, éd. cit., p. 11.

¹³ *Ibid.*, p. 12.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

l'affirme Deleuze, « ce n'est pas nécessaire »¹⁶. Le vrai désert, comme le Sahara n'est pas habité parce que les conditions de vie ne sont pas assurées pour les gens. Le manque de vie pourrait signifier aussi le manque de conditions d'écriture pour un écrivain. Mais chez Deleuze l'île déserte est la prémisse de toute possibilité, surtout de l'écriture. L'île est déserte et reste inhabitée c'est parce que nul bateau ou autre type de moyen de transport n'a fait son apparition dans les alentours, c'est-à-dire qu'aucune idée créative n'est encore venue à l'écrivain.

Pour rompre le caractère « désert » de l'île, l'homme devrait désert, c'est-à-dire « délaisser un lieu, le quitter »¹⁷, faire fuir ses pensées, ses idées. Devenir créatif, cela devrait être la forme de vie de l'homme sur l'île. Il devrait laisser voler son imagination, il devrait reprendre le mouvement et l'élan qui a produit l'île. L'homme devrait renoncer à la mimésis, à la représentation de son monde à partir de schémas, il devrait abandonner les clichés et stéréotypes qui l'entourent dans le monde entier. Le seul lieu qui lui permet de se débarrasser de ses automatismes et des propres préjugés c'est l'espace nomade, « ainsi le désert, la steppe, la glace ou la mer, espace local de pure connexion »¹⁸ – dit Deleuze.

Le désert, cet espace nomade de l'île est un espace lisse à vision rapprochée et à continuation infinie, parce qu'il n'y a pas d'horizon : « là où la vision est proche, l'espace n'est pas visuel, ou plutôt l'œil lui-même a une fonction haptique et non optique : aucune ligne ne sépare la terre et le ciel, qui sont de même substance »¹⁹. Alors le nomade, comme le touareg qui avance dans le désert, n'a pas une seule direction vers laquelle il s'en va mais une variation continue de ses orientations, car le désert n'a pas de centre. Dans le désert il n'existe pas de repères comme modèle visuel selon lesquels le touareg pourrait s'orienter. Il n'est jamais « en face » de quelque chose, mais il se trouve dans le désert, « sur » le désert, car c'est un espace sans profondeur. Comme il n'y a ni limite, ni contour ni forme dans cet espace particulier, le nomade part toujours « au milieu, par le milieu »²⁰ sans perspective et s'oriente selon les précipitations temporaires, les végétations. Le nomade va toujours d'une partie à une autre, il déserte, fuit tout le temps et ne s'arrête que pour donner la pâture à ses animaux. Les pattes des animaux servent d'yeux tactiles, haptiques et non pas optiques pour le nomade qui opère de proche en proche. Et puis le nomade repart de nouveau en déterritorialisant le terrain laissé derrière soi et en reterritorialisant le nouveau lieu dans lequel il se perd sans repères.

Cet espace nomade, le Lisse offre à l'écrivain, à l'artiste la possibilité de créer, de tracer une ligne de fuite. La ligne de fuite est une ligne déterritorialisante qui passe toujours « entre », « au milieu » de l'espace nomade. Elle permet de retrouver la liberté et le devenir-créditeur, telle la terre qui émerge de l'eau formant une île. L'homme devrait construire son monde selon la dynamique de l'île, faire une partie de l'île, devenir-île. Cet homme capable de correspondre à ces exigences

¹⁶ *Ibid.*, p. 14.

¹⁷ *Le Petit Larousse grand format*, Paris, Larousse, 2001, p. 323.

¹⁸ DELEUZE, Gilles – GUATTARI, Félix, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 615.

¹⁹ *Ibid.*, p. 616.

²⁰ *Ibid.*, p. 36.

doit être « une Idée d'homme, un prototype, un homme qui serait presque dieu, une femme qui serait une déesse, un grand Amnésique, un pur Artiste »²¹.

Tel est l'homme, telle est l'île déserte, disposés au recommencement de la vie, à la renaissance du monde. Mais le monde fonctionne selon des modèles, et puisque les hommes ne peuvent pas suivre l'élan de l'île, ils se heurtent contre ce que Deleuze appelle « l'île du dehors »²², le monde des actions mécaniques. En plus, l'individu constitué de toutes sortes de lois ne parvient pas tout seul à cette sorte d'identité de « Dieu ». Il avance alors dans l'espace nomade, dans le Lisse « qui ne fait qu'un avec le devenir lui-même ou avec le processus »²³ : le « devenir-animal »²⁴, le « devenir-femme »²⁵, le « devenir-minoritaire »²⁶, le devenir multiple, « faire le multiple »²⁷, écrire à deux, ce qu'a fait Gilles Deleuze avec Félix Guattari.

Devenir n'est pas une action, c'est un processus qui n'a pas de début ni de fin, c'est un verbe à l'infinitif. Ainsi on ne peut pas devenir quelque chose ou quelqu'un. Le devenir n'a pas de but. Le devenir ne suppose pas une transformation totale, radicale et irréversible. C'est-à-dire que l'homme ne devient pas réellement animal, et l'animal ne devient pas un homme. L'homme ne fait pas l'animal, ne l'imité pas, il le devient lorsqu'il se met en relation avec lui. C'est comme les oiseaux de Mozart : il y a un « devenir-oiseau » dans la musique de Mozart mais l'oiseau est pris dans un « devenir-musique » formant ensemble « un bloc de devenir ».

Pour mieux pouvoir nous imaginer ces nouveaux termes, Deleuze formule l'expression « le bloc de devenir »²⁸, où deux êtres, dans ce cas l'homme et l'animal forment un bloc de devenir. Ce bloc est très spécial car aucune des deux parties ne veut régner sur l'autre. C'est une relation de coordination et non pas de subordination. On parle plutôt de « l'alliance » dans cette relation de l'homme et de l'animal, car le devenir n'a aucun rapport avec la descendance ou la filiation. Les deux êtres, l'animal et l'homme vivent dans une « symbiose »²⁹ parfaite formant un bloc de devenir. Leur rencontre c'est « l'entretien, simplement le tracé d'un devenir »³⁰. Deleuze donne plusieurs exemples de ce type de relation. C'est le cas du chat du babouin où le virus C assure l'alliance. C'est comme la relation de la guêpe avec l'orchidée, « une double capture »³¹, parce que l'orchidée attire par son leurre visuel et son odeur la guêpe mâle afin que celle-ci transporte et diffuse le pollen, pendant que la guêpe trouve dans l'orchidée son organe sexuel. L'orchidée forme une image de guêpe, elle sera le devenir-guêpe, de l'autre côté on voit le devenir-

²¹ DELEUZE, *Île déserte et autres textes*, éd. cit., p. 13.

²² *Ibid.*, p. 13.

²³ DELEUZE – GUATTARI, *Op. cit.*, p. 617.

²⁴ *Ibid.*, p. 292.

²⁵ DELEUZE, Gilles – PARNET, Claire, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 8.

²⁶ *Ibid.*, p. 11.

²⁷ *Ibid.*, p. 23.

²⁸ DELEUZE – GUATTARI, *Op. cit.*, p. 290.

²⁹ *Ibid.*, p. 291.

³⁰ DELEUZE – PARNET, *Op. cit.*, p. 8.

³¹ *Ibid.*, p. 8.

orchidée de la guêpe. Ces devenir constituent un processus, une « évolution parallèle de deux êtres qui n'ont absolument rien à voir l'un avec l'autre »³², « noces entre deux règnes »³³.

Ces types de devenir traversent notre vie, même s'ils sont « imperceptibles »³⁴, on peut découvrir leurs traces dans le style. Le mot « style » prend chez Deleuze un sens particulier et ne se réfère pas à un usage particulier de mots, à l'ornement ou à l'usage des figures de style. « Il n'y a pas de mots propres, il n'y a pas non plus de métaphores (toutes les métaphores sont des mots sales, ou en font). Il n'y a que des mots inexacts pour désigner quelque chose exactement »³⁵ – dit Deleuze pour affirmer que le style caractérise des auteurs qui « n'ont pas de style... ». Créer son propre style ne relève point d'un savoir stylistique. Il n'y a pas de modèle pour savoir comment se faire un style. Au lieu de promouvoir l'accès au style, son modèle classique empêche même celui-ci car le style n'est pas lié à une structure. Au contraire, se créer un style, c'est minoriser sa langue maternelle, c'est « arriver à bégayer dans sa propre langue »³⁶, « écrire comme un chien qui fait son trou, un rat qui fait son terrier »³⁷. Ce serait le devenir-minoritaire.

Pour Deleuze, écrire en une langue mineure ne signifie pas qu'on est le membre d'une minorité dans un pays où la langue parlée par la majorité diffère de celle que la minorité utilise. Écrire en une langue mineure c'est minoriser la langue majeure, c'est « être comme un étranger dans sa propre langue. Faire une ligne de fuite »³⁸. C'est le cas de l'allemand de Kafka, écrivain juif tchèque qui s'exprime en allemand. Pour se faire un style, il faut creuser la langue, il faut faire une nouvelle langue à l'intérieur de sa propre langue, il faut « parler dans sa langue à soi comme un étranger ».

Selon Marcel Proust qui sert de référence à Deleuze depuis Proust et les signes : « les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. Sous chaque mot chacun de nous met son sens qui est souvent un contresens. Mais dans les beaux livres tous les contresens qu'on fait sont beaux »³⁹. » (Rendre étrangère la langue : minoriser la langue). Toute création artistique a quelque chose à voir avec le devenir et par là avec le multiple. Tel Deleuze qui a travaillé ensemble avec Félix Guattari, ils ont écrit « entre les deux »⁴⁰, ni l'un ni l'autre ne réclamait d'accentuer ses propres idées, ils pensaient entre les deux. Ils ont eu des « vols de pensées », ils ont eu des « rencontres »⁴¹ d'idées, chacun des deux a suivi une évolution non parallèle, un mouvement ondulatoire différent, un devenir-écrivain. Lorsque

³² DELEUZE – GUATTARI, *Op. cit.*, p. 17.

³³ DELEUZE – PARNET, *Op. cit.*, p. 9.

³⁴ *Ibid.*, p. 9.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, p. 10.

³⁷ DELEUZE, Gilles – GUATTARI, Félix, *Kafka ; Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975, p. 33.

³⁸ DELEUZE – PARNET, *Op. cit.*, p. 10.

³⁹ PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954, p. 303.

⁴⁰ DELEUZE – PARNET, *Op. cit.*, p. 24.

⁴¹ *Ibid.*, p. 13.

Guattari et Deleuze réfléchissaient ensemble, toujours de manière différente ils ont formé un bloc de devenir, une noce où chacun se trouvait changé par celui qui devenait. La noce de Deleuze-Guattari est le contraire du couple, qui se réfère à deux entités. La noce c'est le devenir. Et le devenir c'est de la géographie, des orientations, des directions, des îles désertes.

Ces petites îles désertes tendent à formuler un monde en archipel. Ce monde est un espace dont les îles sont en relation de coordination et n'essaient pas de former un tout comme un puzzle : « chaque élément vaut pour lui-même et pourtant par rapport aux autres : isolats et relations flottantes, îles et entre-île, points mobiles et lignes sinueuses »⁴². Le devenir pousse de plus en plus loin ce monde toujours changeant et en processus. Le monde en archipel implique un perspectivisme de la part de l'artiste, un perspectivisme en archipel qui conjugue panoramique et travelling. Cette vue de type panorama et le voyage, le travelling, tout se fait par le devenir.

Par le devenir, l'imagination de l'homme créatif renaît telle l'île déserte. Deleuze compare l'île à un œuf : « l'île est ce que la mer entoure, et ce dont on fait le tour, elle est comme un œuf »⁴³. « Naissance et renaissance »⁴⁴. Toute ronde qu'elle soit, autour de l'île se trouve l'océan qui symbolise le désert. Comme trésor le plus précieux l'île a le naufragé. Et pourtant elle reste déserte, car « l'essence de l'île déserte est imaginaire et non réelle, mythologique et non géographique »⁴⁵. Les gens ont besoin de littérature pour comprendre leur mythes⁴⁶. Parce que dans la littérature tout est possible, même les paradoxes.

Les îles océaniques sont originelles et l'île symbolise l'origine, mais « l'origine seconde »⁴⁷. De cette manière, la répétition est assurée, le cycle prend naissance après la deuxième origine et ainsi il n'y a ni commencement ni fin. C'est pour cela que la seconde origine a plus d'importance, parce que la série se réalise et elle ne s'arrête jamais. Donc, l'idée de cette seconde origine donne tout sens à l'île déserte.

La France-Atlantide et le devenir-écrivain de Makine

D'origine russe mais d'expression française, Andreï Makine est un écrivain venu s'installer en France en 1987. Depuis 1990, il publie des livres dont la majorité traite de la Russie. À côté des descriptions minutieuses du pays délaissé, certains romans donnent l'image de la France telle qu'elle est vue par un Étranger, un émigré venu de la steppe sibérienne.

⁴² DELEUZE, Gilles, *Critique et clinique*, éd. cit., p. 110.

⁴³ DELEUZE – PARNET, *Op. cit.*, p. 13.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁶ « La littérature est l'essai d'interpréter très ingénieusement les mythes qu'on ne comprend plus, au moment où on ne les comprend plus parce qu'on ne sait plus les rêver ni les reproduire. » DELEUZE, *Île déserte et autres textes*, p. 15.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 16.

Makine se trouve dans un « entre-deux », entre la civilisation et la culture russes et françaises, et il parvient à exprimer cette double position dans ses œuvres par des associations inhabituelles, images composées d'une manière étrange pour les Français de langue maternelle. Cela ne veut pas dire que ces compositions soient incorrectes grammaticalement, elles confèrent seulement un caractère représentatif aux œuvres makinienues. Comme les autres immigrés, Makine ne veut pas non plus s'assimiler dans la population du pays d'accueil, il s'y adapte harmonieusement en gardant un fort attachement envers la Russie, où il ne veut jamais retourner.

Dans deux romans de Makine, *Le testament français*, d'inspiration autobiographique, et *La terre et le ciel de Jacques Dorme*, une île prend naissance, la France qui « telle une Atlantide brumeuse sortait des flots »⁴⁸. L'éruption de cette île a lieu en Russie lors de la rencontre des narrateurs, jeunes garçons tous les deux, avec une vieille dame appelée Charlotte-Alexandra, personnage identique dans les deux romans. Dans *Le testament français* paru en 1995, le narrateur Aliocha est plus jeune, alors que dans l'autre roman, paru en 2003, il a déjà sept ans.

Dans ce premier roman, la naissance de l'île paraît être décisive pour Aliocha et sa petite sœur car cette apparition est soudaine et définitive dans l'imagination des enfants, elle marquera toute la vie du jeune Aliocha. Les circonstances agréables de l'été assurent le surgissement de l'île : Charlotte assise sur le balcon dans la brise du soir avec les petits-enfants venus d'une ville industrielle pour passer leurs vacances à la campagne. Cette « île-Atlantide » est une île océanique parce qu'elle sort de l'eau dans un espace lisse, la steppe sibérienne qui paraît être une mer :

... une étendue d'eau sombre scintillait au fond des steppes, montait, répandait la fraîcheur âpre des grandes pluies. Sa nappe semblait s'éclaircir progressivement – d'une lumière mate, hivernale.

Nous voyions maintenant sortir de cette marée fantastique les conglomérats noirs des meubles, les flèches des cathédrales, poteaux des réverbères – une ville ! Géante, harmonieuse malgré les eaux qui inondaient ses avenues, une ville fantôme émergeait sous notre regard.⁴⁹

C'est Paris inondé, dont la Seine s'est transformée en une vraie mer au cours de l'hiver 1910. Les premières images de l'île-Atlantide, que les enfants rencontrent dans les récits de Charlotte, leur grand-mère, n'étaient pas du tout décevantes. Inondation silencieuse et déluge dans la capitale, des événements qui donnent la possibilité à un autre monde de naître, celui de l'Atlantide. C'est un monde de rêve à côté du monde réel russe, monotone et barbare. Le déluge est un moment de privilège permettant le recommencement parce que la crue emporte tout, voit même les contours en donnant l'occasion d'une deuxième origine.

Alors l'île-Atlantide surgit de l'eau apportant à la surface de la steppe sans limites un véritable organisme plein de sons, d'odeurs et d'émotions. C'est petit à petit que l'île prend forme. Mais cette île est aussi déserte. Bien qu'elle soit peuplée du Président Félix Faure et de sa maîtresse, avec le Tsar et la Tsarine qui font une

⁴⁸ MAKINE, Andreï, *Le testament français*, éd. cit., p. 29.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 29.

visite en France, tout les récits racontés par Charlotte sont des contes aux motifs stéréotypiques de la France de la Belle Époque. Pendant des années, Aliocha les écoute et adolescent, il se rend compte qu'il les connaît déjà par cœur. Il sent que l'image de l'Atlantide s'est complétée en lui, mais le temps prouvera le contraire.

À l'école, Aliocha était toujours mal vu à cause de son érudition, mais grâce aux contes sur la France, la mini société scolaire l'accepte et il se croit même irremplaçable. Le narrateur raconte les anecdotes, accumulées au fil des ans, qui plaisent aux auditeurs de différents clans : « prolétaires », « tekhnars » et « intellectuels »⁵⁰. Comme sa présence est provisoire dans cette petite société, il remarque assez rapidement qu'il doit varier ses récits français, changer de ton, adapter différents styles, corriger les anecdotes pour satisfaire les interlocuteurs. C'est ainsi que l'image de la France se voit modifiée par l'imaginaire d'Aliocha et qu'elle devient une île non déserte. Puisque le narrateur laisse fuir ses pensées, il crée cette île-Atlantide à son gré. Il n'imité plus sa grand-mère dans les récits de souvenirs et d'aventures historiques, mais il renouvelle l'image fixe de la France et la pousse de plus en plus loin, tant qu'elle en devient inégalée. Dans l'espace russe, Aliocha voit avancer devant lui un monde auquel il n'a accès qu'en été, chez sa grand-mère, dans la steppe sibérienne. Car la steppe est l'espace par excellence du Lisse, espace par excellence de la fiction. Le narrateur déserte la ville pour échapper aux exigences et aux interdictions, pour se sentir libre et « illimité » au milieu de la steppe. Il devient nomade de la steppe russe peuplée par un univers français.

Dans *La terre et le ciel de Jacques Dorme* le narrateur, dont on ne connaît pas le nom, explore la France à travers une bibliothèque nouvellement découverte. C'est l'ancienne bibliothèque Samoïlov aménagée dans une petite pièce coupée du reste de la maison où habitait Charlotte « au milieu des steppes »⁵¹. Depuis l'incendie de en 1942, cela fait vingt ans. La bibliothèque était inaccessible jusque-là car sa porte « s'ouvrait sur le dehors, sur le vide à l'endroit de l'aile effondrée »⁵². Pour sauver les restes de la bibliothèque, l'adolescent passe par la fenêtre du palier et en rapporte quelques livres. C'est enfin un déclic, puisqu'à partir de ce moment-là le jeune narrateur commence à lire tous les livres mis à sa disposition par Alexandra qui possède elle aussi une étagère de livres. Le narrateur s'était déjà familiarisé avec la langue française. Comme Choura⁵³ lui avait transmis sa dernière richesse (la langue française) qu'elle pouvait partager, elle a fait l'éducation française du jeune garçon. C'était une éducation non dirigée, une éducation :

⁵⁰ *Ibid.*, p. 224.

⁵¹ MAKINE, Andreï, *La terre et le ciel de Jacques Dorme*, Paris, Mercure de France, 2003, p. 15.

⁵² *Ibid.*, p. 49.

⁵³ « Le prénom français avait aussi subi une lente russification, devenant d'abord Choura, puis glissant vers le diminutif affectueux de Sacha, enfin revenant au nom plein d'Alexandra qui n'avait rien à voir avec son vrai prénom. » *Ibid.*, p. 47.

...sans système, sans préméditation. Un livre laissé ouvert sur le coin d'une table, un mot russe dont Alexandra me révélait le passé français... Le sentiment d'être enfin chez moi se mêlait imperceptiblement à cette langue étrangère que j'apprenais⁵⁴.

Tout un monde mystérieux naît d'un seul « livre-ossement » que l'adolescent-paléontologue découvre enfermé dans une chambre russe. Chaque roman sur les rayonnages d'Alexandra représentait une ville française, un quartier de Paris reconstitués des fossiles et des vestiges d'une civilisation disparue. Comme la porte de la chambrette s'ouvrait sur le dehors, le monde russe s'ouvrait aussi sur le Dehors, le Vide, la steppe, pour recevoir le nouveau monde français auquel l'adolescent aspirait.

L'histoire qui avait le plus marqué le jeune garçon était celle de Jacques Dorme : cette histoire d'amour entre le pilote français de l'escadrille Alsib et Alexandra se grava dans sa mémoire. Après vingt ans, l'adolescent devenu journaliste ouest-européen retourne en Sibérie afin de rechercher les traces de Jacques Dorme disparu lors d'une mission dans les steppes illimitées. Alors le journaliste va au milieu du « désert blanc »⁵⁵, une steppe couverte de neige, une terre infinie et blanche. Il devient le nomade des steppes qui se perd dans l'immensité neigeuse. L'horizon se dissimule dans la steppe, la terre et le ciel de Jacques Dorme n'existant plus. Dans le blizzard, la steppe devient espace de pur connexion, où le seul point de repère est le câble tendu d'une maison à la suivante. Sur l'infini des glaces, le journaliste se rappelle les récits de Choura, écoute les anecdotes des Russes sur Jacques Dorme. Pendant que le narrateur redessine l'itinéraire du pilote français, il se donne la liberté d'imaginer la vie de celui-ci alors qu'il trace une ligne de fuite dans la vie de Jacques Dorme.

Pareil aux deux narrateurs présents dans *Le testament français* et *La terre et le ciel de Jacques Dorme*, Makine lui-même sera nomade et créateur à son tour, « un pur Artiste » car il se lance dans le devenir. Il participe au processus de devenir-femme. C'est n'être ni homme ni femme. Il ne s'agit pas d'écrire comme une femme. Femme ne se réfère pas nécessairement à l'écrivain, « mais le devenir-minoritaire de son écriture, qu'il soit homme ou femme »⁵⁶. Dans le sens deleuzien c'est le devenir-femme, le devenir-minoritaire et Makine a réussi à créer une langue mineure à l'intérieur de la langue française littéraire, il parvient à minoriser le français et le creuser.

Vivant au milieu de la steppe, Makine prend la vitesse des nomades : il fuit la steppe, écrit des romans, se forme un perspectivisme archipelique et trace des lignes de fuite. Même s'il est romancier, pour lui écrire c'est devenir. Non pas devenir-écrivain, c'est devenir autre chose : devenir Charlotte, Jacques Dorme et Aliocha. Pour l'auteur c'est expérimenter le multiple, c'est faire le multiple : c'est parler comme Charlotte, raconter comme Jacques Dorme et écrire comme Aliocha. Il fait un bloc de devenir avec tous ces personnages, qu'il n'imité pas.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 49.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 30.

⁵⁶ DELEUZE – PARNET, *Op. cit.*, p. 55.

Makine se crée son propre style, car il insère dans son écriture le conte, la chanson, la citation, le bilinguisme. Il écrit tel le nomade dont l'animal avance dans la steppe grâce à ses yeux « haptiques ». Comme le dit Makine

on écrit avec les yeux, pas avec la plume. Avec la plume vous écrivez de jolis romans, vous faites de belles phrases, "à la française", mais elles manqueront de vision. Car l'écriture ne se résume pas seulement à des mots, au style, ni même à l'enchaînement des phrases : c'est surtout une vision.⁵⁷

Sur la steppe lisse, espace de prédilection de la fiction, Andreï Makine va de plus en plus loin pour devenir dans chaque roman autre. Il devient le naufragé de l'île océanique qui réussit à combattre le caractère « désert » de l'île, poursuivant l'île dans sa renaissance répétitive.

⁵⁷ TALLON, Jean-Louis, *L'écriture est une vision*, entretien HorsPress, webzine culturel, date de la consultation le 15.01.2009, <http://pagesperso-orange.fr/erato/horspress/makine.htm>